

Hurllement. Sans fin.

Je secoue mon fils sans le voir, sans exister ni entendre. Seuls ces cris sauvages arrivent à moi, et le désir que Pierre arrive, fasse cesser ce cauchemar...

Enfin des bras m'entourent, je tombe à genoux, peu à peu mes cris se transforment en plaintes, et je reprends conscience. Ou plutôt je me réveille de cet état second et sens peser sur moi les regards étonnés des trois plus jeunes qui ne comprennent pas.

Luc pleure.

Je suis vidée, telle une poupée de son, démantelée. Il faut se lever, aller consoler, essayer de réparer les dégâts.

Combien de temps a duré ma crise ? Ce moment où je n'étais plus qu'une marionnette animée d'une force destructrice, qui crachait sa révolte et son désespoir. Qu'étais-je devenue ?

Des jours, semaines, mois et années se sont succédés et, imperceptiblement, m'ont transformée en cet être que je détestais, qui ne s'accordait pas à ce que je souhaitais être.

Dix-sept décembre

Dix-neuf heures. Sûr, elle va encore râler, me regarder de son éternel regard plein de rancune.

— *Tu es en retard, où étais-tu ?*

Comme si je choisissais l'heure de la fin des réunions ! Une épouse pareille, rien de tel pour vous donner envie de fuir. Quoi que je fasse, elle me désapprouve. Jamais un sourire, toujours pessimiste.

A hurler après les enfants, après moi. Faites ceci, ne faites pas cela.

D'accord elle est fatiguée ; le ménage, les enfants et la cuisine sont une lourde charge, mais ce n'est pas une raison ! D'ailleurs, parlons-en de la cuisine ! Pour ce qu'elle nous présente en ce moment, elle ne doit guère se tuer !

— *Vous ne pensez qu'à manger, moi je n'ai pas faim.*

A croire que nous devrions tous nous transformer en squelette, à son image. Je l'avais pourtant prévenue lorsqu'elle désirait son septième bébé.

— *Attends ma chérie, tu es trop fatiguée, tu n'y arriveras pas.*

Rien à faire, il lui fallait un enfant, une petite fille de préférence afin que Géli ait quelqu'un avec qui jouer à la poupée ! Bien sûr que je l'adore notre puce, un rayon de soleil, toujours satisfaite mais, bon sang, à six nous étions

déjà une belle famille, débordée par les soucis et les problèmes !

Qu'est devenue celle à qui je promettais fidélité et amour pour la vie ? Où sont sa joie de vivre, sa gaieté, son courage ?

Elle venait d'avoir quinze ans lorsque nous nous sommes réellement rencontrés ; j'étais moniteur dans un camp d'adolescents dans le Valais suisse. Nous avons dressé nos tentes en bordure d'un ruisseau, dans un cadre idyllique.

Cette fille aux longs cheveux auburn m'ensorcela dès le départ. Il n'y en avait pas une qui marchait comme elle, sans se plaindre, sous le soleil, le vent ou la pluie. Et nous partageons la même émotion en découvrant des paysages grandioses.

Ensemble, nous étions descendus au village et avions dévorés, assis au bord d'une route, un poulet rôti et une baguette croustillante. Fou rire, amitié, amour naissant mais secret nous unissaient alors. Sous le regard d'une voûte céleste brillant de mille feux il me fut permis de te donner la main pour t'éviter une chute sur un rocher. Journée pluvieuse où nous écoutions inlassablement la même chanson « J'aime », à l'abri de ma tente, ta tête au creux de mon épaule. Délicieuse innocence de tes quinze ans. Nous n'échangeâmes pas même un baiser !

A Noël nous nous retrouvâmes, toi et moi. Que nous avons vécu de belles journées ensoleillées, avec, en moyenne, une trentaine de kilomètres de ski de fond par jour. Un soir, particulièrement froid où nous fîmes tous une balade nocturne, je pris sa main dans la mienne, juste pour la réchauffer. Je m'en souviens comme si c'était hier.

La veille de notre départ, notre petit groupe de skieurs se perdit et nous ne retrouvâmes la voiture qu'assez tard, fatigués, frigorifiés. Suh glissa ses mains raidies sous mon pull, et ce fragile contact m'émut au plus profond de moi. J'aimais cette gamine, et moi, j'avais cinq ans de plus qu'elle.

Vingt décembre, quatorze heures

Pierre devrait mieux cacher ses feuillets. Je suis de nature curieuse, et les reposer sans les lire, serait bien trop me demander...

Tiens, j'aurais parié que tout ça était oublié depuis si longtemps ! La Suisse, comme cela est loin, irréel. Étais-je jeune un jour, moi aussi ?

Comme Pierre était timide, comme il était beau avec ses longs cheveux noirs et bouclés, retenus par un bandeau ! Pour lui, j'aurai marché jusqu'au bout du monde ; aucune montagne n'était trop élevée. A quinze ans, tout me paraissait possible.

La jalousie ne m'avait-elle pas dévorée lorsqu'il mit son jour de congé à profit pour aller voir une copine qui demeurait dans un proche hameau ? Il reprit son foulard noir – nous les avions échangés – en me rendant le mien. Juste ce jour, mais j'y accordais une importance exagérée. Combien de fois m'étais-je levée cette nuit, en espérant ardemment découvrir sa voiture, garée à sa place habituelle ? Tu ne rentrais que fort tard mon amour.

J'étais amoureuse, prête à être amoureuse. De toi, de l'amour ?

Le départ arriva. Tu rentrais par les routes, nous les colons en train. Les compartiments étaient bombés, je restais dans le couloir, exténuée, ressemblant bien plus à une hippie qu'à une jeune fille de « bonne » famille. Un jeune militaire, installé dans son sac de couchage près de la porte, me fit une place à ses côtés et je m'endormis, entourée de

son bras protecteur, sans connaître son prénom, jusqu'à mon arrivée. Bizarrement, je n'éprouvais aucun sentiment de trahison, nuls désirs ou même passion ne m'avait habitée, j'avais été « bien », sans réfléchir, comme un chaton qui cherche un refuge.

Et ces fameuses vacances de ski ? Oui, on peut dire que j'en aurais fait des kilomètres pour le séduire ! Sans une plainte. Et, en étant honnête, ces étendues immaculées sur lesquelles le soleil jetaient ses ombres irisées, le ciel bleu, l'air froid et pur qui emplissait mes poumons, me ravissaient.

Et Paris ? Aurait-il oublié NOTRE week-end à Paris, où tout le groupe de jeunes devait se rendre ?

— Je t'attendrai à la gare et nous visiterons La Petite France, m'avait-il promis.

Depuis plusieurs jours, la fièvre me brûlait, mais rien ni personne ne m'aurait empêchée de « voler » vers lui.

L'attente, cette période délicieuse où l'amour reste un rêve, où tout demeure possible ; moments magiques que je ne reconnus que plus tard, alors qu'ils s'étaient envolés. Evaporés, cédant la place au tangible, où le grand frisson de bonheur, si fragile, se vit au quotidien et remplace l'imaginaire.

Déception cruelle.

Deux copains faisaient les cent pas devant la gare et l'attendaient comme moi. Je sentis les larmes piquer mes paupières, il m'avait trahie, mais comment résister à son sourire lorsqu'il nous rejoignit enfin ? Le soir, plusieurs véhicules prirent le départ. Bénédicte, Pierre et moi nous

installâmes à l'arrière et bientôt, bercée par le ronronnement monotone du moteur, je m'assoupis... Je me réveillais, lovée contre Pierre, ma main sur sa poitrine laissée dénudée par son col échancré. Je jure que ce geste était involontaire, pourtant je ne la retirais pas et demeurais immobile, heureuse.

Le lendemain, nous visitâmes le château de Versailles, et, très vite, quittâmes le groupe pour flâner à notre gré dans le parc, insouciantes tels deux gamins. Nous nous étions bien trop attardés et dûmes attendre le retour de notre « chauffeur », déjà parti. Allègrement nous comptâmes le nombre de pavés, de la grille du château jusqu'à la route. Chiffre impressionnant mais oublié depuis.

Comme je voudrais pouvoir refaire de telles folies, qui n'ont aucune utilité, juste par plaisir. Partager ces minutes avec toi, rire sans raison, heureux d'être ensemble !

Le week-end achevé, tu me quittais sur un bref « salut ! »

Quand allais-tu te réveiller enfin, m'aimais-tu, oui ou non ?

Un samedi nous allâmes au cinéma, toujours en groupe, les jeunes de plusieurs paroisses. « La cage aux folles » emporta l'unanimité, seuls toi et moi choisîmes un autre film. Ou plutôt tu le choisies et je te suivais. D'ailleurs j'ai tout oublié sauf ta présence toute proche, ton épaule contre la mienne. Puis tu m'entraînas dans le dédale des ruelles pittoresques, main dans la main. En riant tu m'offris une fleur blanche cueillie au balcon d'une imposante bâtisse. Avant de te quitter cette nuit là, je t'invitais à venir chez moi le vingt-deux novembre.

— Peut-être, je t'appellerai Suzannah !

Comment aurais-je pu deviner qu'en mêlant ma destinée à la tienne, débutteraient des années d'attente, souvent déçues, sans espoir ? Était-ce le lot de tous les humains d'attendre, toujours, ou tout simplement ne savions nous pas apprécier le moment présent, sans conditions, en remerciant le ciel pour ce que nous possédions ? Maintenant. Sans penser à plus tard, à ce qui sera ou aurait pu être, ne gâchons-nous pas tant, en anticipant, planifiant, alors que tant de trésors sillonnent quotidiennement notre route : le sourire d'un enfant, une modeste fleur éclosée, le chant triomphant d'un oiseau ?

Et tu téléphonais. En décrochant le combiné, le temps s'arrêta une fraction de seconde, et je compris :

— Je viendrai, oui... A samedi. Salut.

Maman, très compréhensive, m'aida dans le choix du menu. J'invitais aussi mon frère et sa femme afin que nous ne soyons pas seulement à trois. J'ai traîné des paquets énormes, emplis de victuailles les plus variées, et, dès vendredi, une délicieuse odeur flottait dans la maison.

Le soir, nous sortîmes faire notre petite promenade habituelle. Déjà Chipie, une petite épagneule recueillie un soir d'hiver, frémissait d'impatience devant sa laisse accrochée au portemanteau. L'air vif me mordit le visage. Le ciel semblait illuminé d'une clarté laiteuse. Comme j'aimais marcher ainsi, faire le tour du village, avec maman. Le temps semblait suspendu, et il m'était plus facile de lui confier mes craintes, espoirs et désirs.

— M'aimait-il ? Étais-je une simple copine ?

Je me répétais sans cesse, voulant être rassurée.

En me couchant je passais un instant à observer la lune, splendide sphère lumineuse. Puis deux ombres passèrent et finirent par se rejoindre. Je voulus y voir un signe du destin, pourtant je n'étais – de par mon éducation – nullement superstitieuse, mais m'endormis pourtant, bercée des rêves les plus doux.

Pierre arriva, ponctuel. Je restais sans voix en le voyant vêtu d'un costume bleuté, une rose rouge dans une main et des chocolats dans l'autre. Je m'attendais à tout sauf à cela ! Nous dînâmes bientôt, pourtant, hormis le dessert, il ne mangea que très peu.

Comme je me rappelle ce premier repas avec amusement. Pauvre trésor qui déteste les mets assaisonnés ou vinaigrés : je lui avais concocté une superbe fondue chinoise, ignorant cette aversion bien réelle ; maintenant cela me vaudrait une scène de ménage !

Mon grand « petit frère » nous quitta tôt et, installés au salon, nous discutâmes lorsque soudain tu annonças :

— Oh oui, Suh cache beaucoup de chose avec ses cheveux !

Enigme que je n'arrivais pas tellement à résoudre ! C'est vrai, ils me tombaient jusqu'au bas des reins et souvent j'en faisais un rideau devant mon visage. Surtout avec ma fâcheuse tendance à rougir !

Cette nuit je lui cédaï mon lit et partageais la chambre de maman. La pauvre, que n'a-t-elle pas subi mon angoisse, mes doutes :

— Et la rose rouge que signifiait-elle ?

Au matin je me glissais dans la mienne pour le réveiller et nous nous taquinâmes, heureux d'être là, tous les deux. Puis nous allâmes au culte et, bien évidemment, il se trouva quelques personnes qui s'enquirent de nos liens... Et, pas plus que moi, elles ne reçurent de réponse !

Nous avons préparé un pique-nique et roulâmes jusqu'après la belle vallée de Munster. L'air était aussi doux qu'en été et le ciel nous était clément. Jamais plus depuis, je n'ai connu un vingt-deux novembre aussi radieux.

A mi-chemin, nous nous allongeâmes dans l'herbe jaunie, tel deux gamins insouciant, puis je m'élançais à l'assaut de la dernière montée. Le sentier grimpeait sans relâche et Pierre me rattrapa bien vite et, main dans la main, nous poursuivîmes notre chemin. Mon cœur battait, à l'unisson du tien je crois. Seul l'amour pouvait illuminer ton regard de la sorte... A moins que, peut-être, ce n'était qu'illusion ?

Pourquoi le temps ne peut-il s'arrêter lorsque seules l'harmonie et la paix dirigent nos vies ? Pourquoi ces instants magiques s'enfouissent-ils sous les soucis quotidiens, laissant place aux griefs si nombreux, qui, même des années plus tard, gardent leur pouvoir destructif ?

— Je puis pardonner... mais oublier, non, c'est bien trop me demander !

Et disputes après disputes, je t'abreuve des même fautes, cruelles certes, mais à quoi bon les ressasser ?

Sans doute vaudrait-il bien mieux énumérer nos joies communes, nos problèmes résolus ensemble. Tant de résolutions, que je ne tiens jamais.

Le soleil se couchait déjà lorsque nous redescendions dans la vallée, l'air humide ainsi que la nuit tombante nous rappelaient que l'hiver approchait. Je me sentis triste soudain, sans raison. Pierre me déposa chez moi, salua ma mère et me quitta sur un bref « salut » qui me laissa perplexe. Plus tard je compris que tu détestais les adieux.

Mais comment avais-je pu ainsi me laisser emporter par mes souvenirs ? Vite il fallait chercher les enfants à l'école. Tout remettre à sa place surtout – discrètement – pour cacher mon indélicatesse. Peut-être échangerions-nous un jour nos écrits, et nous rendrions-nous compte avec étonnement que chacun avait souffert de l'incompréhension de son partenaire.